

1

*Demain, dès l'aube,
à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus
longtemps.*

VICTOR HUGO, *LES CONTEMPLATIONS*

« **Q**ue ferez-vous, madame Castelas, si le traitement fonctionne ? Si votre mari se réveille après tout ce temps dans le coma ? Que ferez-vous quand vous croiserez son regard ?

Imaginez quelques instants vous réveiller un matin d'une longue nuit, avec vos proches à vos côtés, et le sentiment d'émerger simplement d'un sommeil un peu trop profond. Et les voir, là, autour de vous, des larmes plein les yeux, de l'espoir plein le cœur, sans comprendre ce qu'il se produit, sentir l'angoisse monter en vous, avec peut-être la perception inconsciente de l'imminence de la fin.

Imaginez que la journée qui commence sera la seule, la première et la dernière, que lorsque la fatigue reviendra et deviendra insurmontable, quand ses paupières ne tiendront plus, ce sera pour s'endormir définitivement,

vous laissant tous ainsi, qu'il n'y aura plus d'après, plus rien. Juste une nuit totale.

Imaginez cela réellement, de votre point de vue et du sien. Mettez-vous à sa place quand il comprendra. Un jour, juste un jour à vivre, et puis plus rien... La certitude du néant.

Imaginez ce que Guillaume devra affronter s'il se réveille, ce que vous devrez lui dire, les yeux dans les yeux, ce que vous lui offrirez et qu'il perdra inéluctablement. Ce retour à la vie pour le dernier jour d'un condamné. Pouvez-vous formuler ces mots ? Pouvez-vous juste essayer de les faire naître sur vos lèvres ? Peut-on simplement y arriver ? Peut-on lui infliger ce deuil immédiat de la vie, de sa vie, de sa famille, de son avenir ?

Bon sang, rien que de vous en parler, j'ai l'impression de mourir un peu. Je ne peux pas décider, je ne peux rien faire de plus. Mais réfléchissez, regardez l'existence telle qu'elle est, avec certes son lot d'horreurs et de souffrances, avec ses écueils et ce chemin sombre que vous traversez, je le sais, avec tant de souffrances.

Mais juste un instant, au-delà de l'espoir, au-delà de l'amour, au-delà de la déraison, au-delà de la passion, pouvez-vous accepter d'aller jusqu'au bout ?

Que ferez-vous, madame Castelas, si ses yeux s'ouvrent ? »

2

Être seul, c'est s'entraîner à la mort.

LOUIS-FERDINAND CÉLINE,
VOYAGE AU BOUT DE LA NUIT

Quelques semaines plus tôt

Vincent gara son Audi A3 sur la dernière place disponible du parking réservé au personnel. La chaleur de l'été devenait accablante, asphyxiante. Par endroits, le goudron fondait en nappes brunes qui collaient aux semelles des passants. Toute la puanteur de la ville se réveillait avec le soleil, agglomérant les gaz d'échappement aux effluves hospitaliers.

Sur les rares espaces verts qui entouraient l'hôpital neurologique, quelques soignants habillés de blanc ou de bleu prenaient une pause de courte durée pour fumer une cigarette, ou simplement pour savourer quelques instants la lumière du jour avant de retourner entre les murs ternes des services. Bien souvent, ils ne parlaient pas, se contentant de regarder le sol en écrasant les cendres du bout du pied.

Il n'y avait pas grand-chose à dire au-delà des murs. S'ils congédiaient pour quelques minutes les angoisses du travail, ce n'était pas pour plonger dans des pensées

heureuses qu'il aurait fallu chasser ensuite d'un revers d'esprit. Une fois sous l'eau, dans l'apnée du soin, il ne fallait plus vraiment respirer. Juste attendre le soir pour oublier un peu.

Pour certains d'entre eux, parler aurait été une catharsis, un mouvement intime, utile et nécessaire, pour extirper des profondeurs de l'âme les peines réduites au mutisme. Mais un tel processus demandait du temps et de la confiance, des gens sur qui compter, et la conviction d'avoir raison de se dévoiler pour mieux avancer. Pour finir, il ne se passait rien. Jamais rien. Ni sur ces parkings ni ailleurs. Ils souffraient tous sans mot dire, dans l'urgence des soins et l'impérieux besoin d'être à la hauteur.

Dans ces carrés verts remplis de silence, ils n'échangeaient que quelques cigarettes et des regards tamisés, en se comprenant sans rien se dire.

Le ballet des ambulances commençait sur les places dédiées. Des patients abîmés en sortaient en contemplant du bout des yeux l'immense cathédrale de béton et de verre, monolithe monstrueux, qui allait les avaler pour une durée indéterminée, peut-être définitivement. À leurs côtés, les ambulanciers allaient et venaient en suant des litres, leurs vestes barrées d'une grande croix bleue sur le dos. Leurs souffles rauques crachaient de temps en temps quelques paroles étouffées. Un hôpital ne dort jamais ; il somnole à peine la nuit, ingérant et vomissant un peu de maladies quand le reste de la ville sommeille. C'est au grand jour qu'il renaît et reprend sa traite des patients. Inlassablement. Immuablement.

Le grondement du périphérique voisin faisait un fond sonore bruyant et désagréable. Un râle sourd, découpé par les hurlements des sirènes quand les ambulances ou les pompiers s'engouffraient dans la marée de véhicules pour transporter les malades. C'était un ballet constant, ininterrompu de nuit comme de jour. Le propre des grandes villes comme Lyon, qui vivait avec ce tourbillon permanent et assourdissant. Les rares bosquets aménagés autour du parking ainsi que les espaces verts dédiés à la promenade masquaient difficilement cette impression d'être engoncé dans une citadelle de pierre. Ces ajustements portaient d'un bon sentiment. Mais on restait à l'hôpital, dans le cœur de la neurologie lyonnaise, avec tout ce que ces mots impliquaient dans l'inconscient des patients. Ici, c'étaient les nerfs qui étaient souffrants, de même que le cerveau. On se trouvait à mi-chemin de la démence, tant le cortex était le lieu de la normalité. Et un cerveau pathologique, c'était un peu de folie instillée dans un corps sain. Le nerf n'était pas un câble de transmission des informations. C'était le nom de l'angoisse, des troubles de la personnalité. Avoir une maladie des nerfs, c'était perdre le contrôle de son corps et de sa tête. Et malgré tout ce qui pouvait être dit pour réduire l'affection à son organicité, il restait une part de doute, qui mettait cette folie derrière chaque symptôme.

Cet hôpital renfermait de l'inconnu et de l'étrange, des pantins désarticulés ou paralytiques, aux regards possédés et asymétriques, qui n'inspiraient que de l'effroi et du dégoût. Les chambres et les murs suintaient

de maladie, de détresse. Rien n'invitait à l'optimisme. Tout était déficitaire, pathétique.

Ceux qui venaient ici contraints et forcés, patients ou aidants, prenaient ce chemin avec ce sentiment nouveau et désagréable de ne pas être dans une simple clinique avec des maladies « normales », fatales, mais connues, dont on prononce le nom avec affliction. Le cerveau malade appelait d'autres réflexes conditionnés, et c'est presque en se signant que les plus perturbés passaient devant les chambres, en contemplant les échoués vivants s'agiter à moitié dans le délire de la souffrance.

Un homme avançait sur le seuil de l'hôpital, une cigarette au coin des lèvres. La moitié de sa silhouette était pesamment traînée par l'autre moitié. À l'aide d'une canne tripode, il semblait ramper debout, lent et bancal, mètre après mètre. Il se cala contre le mur et sortit un briquet de sa poche. D'un geste déjà bien assuré, il alluma la clope et tira dessus en regardant le ciel bleu. À chaque mouvement, il s'appuyait sur son support de métal pour éviter la chute. Il alternait les inspirations et les expirations, fumant du bout des lèvres, sans toucher à son mégot.

Vincent l'observait du coin de l'œil. Selon toute vraisemblance, son cerveau avait dû être laminé par un accident vasculaire, dont le tabac était certainement coupable. Mais, quel que soit le handicap, une drogue restait une drogue. Puissante et destructrice. Cet homme avait sans doute tout compris et s'en foutait

pas mal. Du diagnostic comme de la suite. Il contemplait le ciel en faisant des nuages éphémères avec ses lèvres. Puis ces volutes s'évanouissaient devant ses yeux amusés.

En refermant sa portière, Vincent jeta un regard sur la longue rayure qui fendait tout le côté gauche de sa voiture, du phare avant jusqu'au coffre. Chaque matin, il s'attardait quelques instants sur cette balafre, qui traversait la peinture noire comme une cicatrice boursouflée. Un geste de malveillance qu'il devait voir et revoir tous les jours, avec le même mélange de colère et de tristesse. Ce n'était pas vraiment de la tristesse, plus une forme de frustration devant la dégradation de cette voiture, qui constituait son premier « gros » achat depuis la fin de ses études. Il se répétait que ce n'était que de la tôle et que, au besoin, il pouvait lui rendre son allure d'antan pour quelques centaines d'euros. C'était plus une blessure d'ego, comme une injure faite à ses nouveaux moyens plus aisés qu'il ne devait qu'à son courage, une insulte à sa valeur et à ses sacrifices. Il visualisait le portrait-robot du connard envieux qui se vengeait sur les voitures qu'il n'aurait jamais, acharnement pathétique. Petit être malsain, dévoré de jalousie. Parasite laid et puant, idiot et besogneux, lâche et inutile.

Il verrouilla son véhicule en passant son doigt sur ce long trait blanc et rugueux qui courait à côté de lui. Il se promet de l'effacer au plus vite. Cette plaie métallique devenait intolérable.

Le bâtiment face à lui formait un bloc énorme qui surplombait le périphérique lyonnais, comme un pavé posé à la limite de la banlieue. Il le parcourut du regard avec un frisson effleurant sa peau. Vu de l'extérieur, ce n'était qu'un hôpital, sans âme propre ni histoire. Juste de l'utilitaire construit dans les années soixante, avec cette absence totale de beauté. Un lieu de travail, d'excellence, où la vie souffrait, s'altérait souvent, s'arrêtait parfois. Un lieu de meurtrissure, de détresse, où la mort s'organisait. Omniprésente. Un lieu où l'on congédiait la maladie entre les murs pour la combattre interminablement.

C'était un hôpital comme les autres. Juste de l'utilitaire.

Loin des bâtiments du centre-ville qui avaient le cachet de l'architecture ancienne, c'était un sas de soins et de guérison. De mort, aussi. Un satellite posé hors de la cité, à l'écart des regards, fait pour être efficace, pas contemplé.

Vincent leva les yeux vers ces fenêtres par centaines qui reflétaient le soleil du matin. Certaines étaient ouvertes de quelques centimètres, tentant peut-être de garder encore un peu de la fraîcheur nocturne.

À portée de main s'étalait l'accomplissement de ses études et de ses sacrifices. Il prenait ce poste comme on installe son drapeau au sommet de la montagne, en admirant la vallée et les nuages en dessous, avec le vent et la lumière frappant le visage. Il y avait tellement à faire, tellement à vivre à partir de cet instant. Il avait

compté les jours, et presque les heures. Maintenant, il y était. Juste retour des choses. On ne sacrifie rien sans l'espoir d'en récupérer autant, et même bien plus.

Il marcha à travers les voitures stationnées autour de lui, évita une ambulance qui s'engouffrait vers les urgences, et entra par le vaste hall d'accès.

Une atmosphère tiède l'accueillit, avec cette odeur de produits d'entretien qui embaume chaque établissement hospitalier. Même aveugle, on sait où l'on arrive.

Un large panneau s'étalait sur sa droite, détaillant les étages et les services attachés. Les noms des chefs de service y étaient accolés comme s'il s'agissait de seigneurs régnant sur des comtés. Il ne put s'empêcher d'imaginer le sien à cet endroit, recevant les patients comme il le ferait aujourd'hui . Être le nom de l'excellence. Celui qu'on vient consulter de loin, dont on croise le regard avec respect, dont on écoute la parole religieusement, presque soumis.

Quelques hospitalisés se pressaient déjà vers l'accueil, où les secrétaires prenaient progressivement possession de leur poste. Les ordinateurs vrombissaient derrière les comptoirs.

Un couple d'octogénaires avançait doucement vers l'ascenseur. L'homme traînait les pieds, faisant de petits pas lents et saccadés. Il gardait les bras tendus le long du corps, rigides comme des troncs de bois sec. Il posait devant lui un œil fixe par-dessus ses lunettes en demi-lune. Sa canne inutile pendait à ses côtés, tel un

appendice futile. De temps en temps, il s'en servait et la faisait claquer sur le sol. Le bruit se répercutait dans le vaste hall encore vide.

Vincent se décala pour les laisser passer, en les suivant du regard. De toute évidence, ce brave grand-père présentait un syndrome parkinsonien typique et se rendait au troisième étage, où les malades dans son cas étaient suivis par l'un des pontes de la spécialité. Un professeur à la réputation nationale, petit, bedonnant, qui souriait toute la journée béatement, aussi intelligent qu'il avait l'air idiot.

Le vieil homme désigna l'ascenseur du bout de sa canne et parla d'une voix faible. Sa femme le tenait par le coude, accompagnant chacun de ses mouvements, ondulant au rythme des pas hésitants de son mari. Quand il semblait tanguer un peu, elle l'étreignait plus fort et se collait à lui. Elle enroulait leurs deux bras l'un dans l'autre, deux serpents vieillis et osseux, décharnés, dans une tendresse protectrice pour un mari fragile.

Sous l'aisselle, elle gardait un dossier épais aux coins élimés. Elle affichait un visage crispé, sur lequel se figeait de temps en temps l'ébauche d'un sourire, lorsque son homme se tournait vers elle. Ils étaient encore quasiment seuls dans ce monstre hospitalier qui s'apprêtait à les prendre dans sa gueule.

C'était le pèlerinage de l'âge, avec cette maladie qui sentait la vieillesse. Le parkinson, un nom de danse anglaise, qui n'avait rien d'une maladie. Un nom

propre devenu le synonyme du tremblement dans la déliquescence du corps à travers le temps. Plus de contrôle, juste des mains agitées et un être rigide. Une vieille marionnette aux fils distendus, animée par le vent des années.

Vincent savait ce qu'il se produirait dans l'heure, du rendez-vous jusqu'aux propositions de traitement. Tout était souvent complexe et usant pour les patients. Un déluge d'informations, de mots compliqués, de termes abscons qui coupaient les liens entre le soignant et le malade. La plainte était stratifiée, dépecée, disséquée, le patient presque autopsié. De cela naissait une suite qui n'avait pas de sens si l'on ne la traduisait pas. Une mélodie sans le son, un film sans les images.

Il s'en était souvent fait la remarque en s'écoutant parler, tandis qu'il écrasait sur le faciès inerte d'un patient tétanisé par l'incompréhension de longues phrases tortueuses qui définissaient le champ complexe d'une maladie rare, dont ce pauvre être ne comprendrait jamais rien, mais dont il souffrirait chaque jour. Il s'en voulait, en voulait aussi parfois un peu à ces gens qui n'y pouvaient rien. C'était comme ça. Il détestait cette distance qui s'était créée insidieusement tout au long de ses études, entre son champ sémantique et celui des souffrants au point d'en oublier que ce vocabulaire n'était que celui de sa profession. Il fallait y travailler, même si c'était pesant.

Il s'engouffra dans l'escalier, laissant les interminables ascenseurs aux patients. Il avait trois étages

à gravir avant d'arriver dans son service. Il avala les marches quatre à quatre. Absorbé par ses pensées, il faillit renverser une jeune étudiante infirmière qui transportait des tubes de sang vers le laboratoire, au sous-sol. Il s'excusa brièvement et reprit son ascension.

Il tenait dans sa main une sacoche en cuir qui renfermait quelques éléments personnels : crayon, agenda, mouchoirs. Des choses banales, bien plus destinées à remplir le vide qu'à être réellement utiles. Il se sentait simplement mieux avec ce cartable auprès de lui. Ça faisait docteur. Ça faisait adulte, sérieux, autoritaire. Il aurait pu chausser ses lunettes pour parfaire le personnage, mais elles n'étaient plus tout à fait adaptées à sa vue. Quand il les gardait trop, il avait la migraine. Drôle d'ironie...

Chacun de ses vêtements avait été choisi avec minutie la veille au soir, alors même que d'habitude, il s'en fichait totalement. Mais là, c'était le premier jour. Pour lui. Pour les autres. Une tonne de premières impressions qui resteraient longtemps, définitivement pour certains. Il fallait tout mettre en œuvre pour être impeccable.

Il poussa enfin la porte et déboucha sur le long couloir froid qui traversait tout le bâtiment, se terminant par un angle droit, son service sur la gauche, celui des maladies neuropsychiatriques sur la droite.

Le sol brillait encore du passage de l'ASH. De vastes auréoles humides disparaissaient lentement sous l'effet des courants d'air. Tout au bout, elle avançait son

chariot et obliquait vers les dernières pièces. Elle avait le pas lourd, lesté d'une fatigue déjà présente. Vincent commençait tout juste sa journée. Celle de cette femme était largement entamée.

De l'une des premières chambres sur sa droite montait une plainte sans mot, un long gémissement qui brisait le silence du matin. Aucun soignant n'allait voir. Cela devait faire partie du décor sonore. Il passa doucement la tête, et vit une vieille dame qui tendait sa main cachectique vers la fenêtre. Entre ses joues creusées, pointait une langue sèche qui tremblait au son de sa voix.

Il détourna le regard. Elle allait devenir sa patiente. Dans quelques minutes, il se présenterait à elle comme étant le docteur Vincent Dellecoste.

Il respira profondément et s'engagea dans le service, à la recherche du bureau de la cadre.